

Je suis un petit dinosaure

*(levons le voile sur ma rencontre au sommet
avec Jonathan Richman)*

J'ai découvert l'œuvre de Jonathan Richman grâce à un copain nommé Hubert, copain qui avait pour spécialité de me faire découvrir des disques étonnants. Cela se passait il y a longtemps, au temps de ma jeunesse et de la soif d'étonnement qui en découle. «Écoute ça, mon gars...», fit Hubert avec un sourire en coin, sûr de lui. La face A du premier disque des Modern Lovers, le groupe de Jonathan Richman, tournait sur la platine, et je me contentai de «pas mal, pas mal» blasés au lieu de simplement sauter au plafond. Le soir même, je m'étais précipité à la Fnac, tant il était évident que je devais posséder ce disque : Jonathan Richman, c'était pour

moi, c'était *mon* truc, et je ne donnais pas deux mois à Hubert pour être dépassé par mon érudition et mon fanatisme Richmanien... Sacré Hubert. À force de faire le malin et de tirer maladivement la couverture à moi, j'ai fini par oublier qu'il fut un temps où je subissais ton influence. Qu'il me soit permis de profiter de la place qui m'est donnée dans ce fanzine pour enfin rétablir la vérité. Je te dois beaucoup, Hubert. Soyons honnêtes, rendons à César ce qui est à César. Sans toi, combien d'années aurais-je perdues avant de découvrir par moi-même le Velvet Underground, Roxy Music, les Sparks et Jonathan Richman? Je n'ai même pas eu à passer par la case Supertramp/Eagles/Genesis avant de frayer avec la fine fleur du rock'n'roll. Dès l'adolescence j'ai été super-branché, je suis entré dans le club très select de ceux dont le poil se hérissé aux premières mesures de *Sultans Of Swing*. Et cela grâce à toi, Hubert. Non, non et non, je ne suis pas le *self made man* que l'on croit, j'ai eu un maître à penser et je lisais *Rock & Folk* de A à Z. Tout n'est

pas tombé tout cuit dans ma casserole, je n'ai pas inventé Jonathan Richman. Hubert, il y a bien longtemps que nous nous sommes perdus de vue, mais si par le plus grand des hasards tu lisais ce fanzine (j'aurais dû écrire « miracle » plutôt que hasard, car ça ne m'a pas l'air diffusé dans tous les Relais H, ce truc) il y a une question que je voudrais te poser : as-tu acheté *Balls*, le dernier Sparks? Je me sentirais moins seul si je constatais que nous sommes encore deux à suivre l'évolution artistique des Sparks.

Je ne vais pas me lancer sur le cas Sparks, puisque j'ai décidé de parler de Jonathan Richman. Je dois dire que j'ai eu du mal à choisir mon sujet quand messieurs Philippe Dumez et David Scrima m'ont proposé d'écrire un texte dans *Hit Record*, vu qu'ils n'imposaient rien, à part écrire sur la musique. De quoi allais-je causer? Des Sparks ou de Jonathan Richman? Il a fallu trancher : mon choix s'est porté sur les Who, un de mes douze groupes fétiche, avec un angle d'attaque tout trouvé :

« Comment peut-on en venir à préférer *The Who By Numbers* à *The Who Sell Out*? »
Après quelques lignes j'ai changé d'avis et me suis attelé à la rédaction d'une chronique de l'unique album de Casino Music – quelques lignes d'écriture, pas de cocaïne (j'ai arrêté la cocaïne depuis trois ans et ça va beaucoup mieux). Finalement, en achetant le CD d'occasion de *Rockin' and Romance*, j'ai trouvé une idée : narrer d'une plume alerte ma rencontre au sommet avec le troubadour de Boston, Massachusetts : Jonathan Richman. Ma rencontre avec les musiciens de REM m'est aussitôt revenue en mémoire mais j'ai mis de côté ce souvenir car le temps pressait et qu'à ce train-là j'allais finir par remettre à mes patrons les pièces d'un puzzle infaisable, tant il aurait de modèles différents. L'embarras du choix, tout est là. (Tiens, cette phrase sera peut-être un jour reprise dans le dictionnaire des citations, car elle en dit long sur moi-même et sur ma conception de la vie, je trouve).
« *Candy says / I hate the big decisions / that calls endless revisions / in my mind* » Extrait de

Candy Says, la chanson de Lou Reed qui ouvre le troisième album du Velvet Underground. Des choix, des décisions, des révisions. Tout est là.

Une si belle chanson que *Candy Says*. Comme si le chanteur et le groupe jouaient sous la neige. On sent les flocons froids et doux qui étouffent le son. C'est une chanson pour ceux qui vont mourir de froid, peut-être. Ceux qui finissent comme des bonhommes de neige, enveloppés par une ouate gelée. *Make Up My Mind*, signée du même Lou Reed dans l'album aussi chouette que méconnu *Legendary Hearts*, présente des similitudes avec *Candy Says*. Les deux chansons sont à leur manière des descriptions cliniques d'un état dépressif (c'est une des lectures possibles, il y en a autant que vous voulez). La façon dont Lou chante : « *Right or left / Up or down / In or out / Straight or round... I can't seem to make up / My poor mind* » m'a toujours ravi, bien qu'elle soit chargée d'angoisse et de tristesse. On s'y croirait, nous qui avons

traversé de longs moments – des jours, des mois parfois – d’hésitation malade. « *The cigarette on the sheet / begins to smoke / make up your mind.* » J’insiste sur Lou Reed car comme vous le savez si vous êtes aussi snob et super-branché que moi, Jonathan Richman est l’homme qui a affirmé avoir vu plus de concerts du Velvet Underground que le Velvet Underground n’en a jamais donné ! Comme quoi on peut commencer sa carrière en étant un simple fan, comme vous et moi, et devenir à son tour une idole. C’est rassurant.

Jonathan, tout comme Lou, a écrit de belles chansons. *Quand tu sortiras de l’hôpital laisse-moi revenir dans ta vie.* Traduction d’un vers de *Hospital*, chanson belle et bouleversante. Ça paraît facile comme ça en un coup d’œil mais il faut les écrire des trucs pareils. Cette simple phrase porte en elle tellement de choses – je veux dire, tellement de choses ont dû se passer avant d’en arriver à ces mots. Jonathan confesse à l’hospitalisée que « parfois il ne peut pas la

supporter» mais «qu'il est amoureux de ses yeux». Aïe. Elle a avalé des cachets ou lui a flanqué des beignes? Et ça fonctionne aussi parce que la voix et la mélodie collent pile au texte – ce qui est le propre de toutes les chansons vraiment réussies, tout compte fait, celles qui s'incrument comme un virus dans notre mémoire vive. *Hospital*, c'est le genre de chanson qui va réapparaître par surprise, sur le bout de nos lèvres, quand on pénètre dans un hôpital. Ou quand on croise une fille au bras cassé. Ou quand on s'aperçoit qu'aujourd'hui, c'est curieux, la jolie fleuriste a les yeux embués et les cheveux en bataille. Ou pendant une promenade aux Buttes-Chaumont, un petit matin blafard, alors qu'on vient soudain de réaliser que notre petite amie vient *réellement* de se barrer, avec armes et bagages, et qu'il va falloir sérieusement ramer pour la récupérer... S'ensuit alors une période de blues pendant laquelle on peut écouter en boucle *I Got The Blues* des Stones, autre chanson où tout tombe à pic – texte, musique, chant, arrangements, son; de la chanson tirée au

cordeau, presque parfaite. Parfaite même, allons-y franco. Le chanteur, Mick Jagger pour ceux qui ne l'auraient pas reconnu, parle de son blues de trois heures du matin et évoque la femme qu'il aime avec mélancolie. Une femme de 1970, tout droit sortie de *Sticky Fingers*, album peuplé de femmes infidèles au bord de l'overdose, de femmes semblable à celle décrite par Bob Dylan dans le célèbre *Like A Rolling Stone*, fragiles sous leur allure conquérante et comme désespérées par la liberté que leur ont accordée les *swinging sixties*. Donc Jagger nous confie son blues au coin du feu puis soudain ça devient terrible : «*And I have prayed / that you're safe / in the arms of a guy* (le mot *guy* fait froid dans le dos tellement on sent ce qu'il coûte au chanteur de le prononcer) *who will bring you alive / Won't drag you down / with abuse...*» Ouch. C'était dur mais c'est sorti, je l'ai dit. Un peu comme dans *Too Far Gone*, une ballade country reprise par Elvis Costello sur son disque de ballades country, *Almost Blue* : «*And it hurts to say it / that you have a right to be free.* »

Jonathan a commencé sa carrière en écrivant de vraies chansons rock (*Roadrunner*, *Pablo Picasso*, *Astral Plane*, *Dance With Me*, pour citer les plus exceptionnelles) puis tout à coup il n'a plus supporté les sonorités agressives et s'est tourné vers une sorte de rockabilly primitif, plus acoustique qu'électrique. Quant aux chansons, elles ont suivi : des bluettes loufoques, tendres et enfantines, s'épanouissant à l'abri du punk, du disco, du rap, de la techno, du metal... de toute forme de musique postérieure à 1970, date de la séparation du vénéré Velvet Underground. Jonathan a poussé le bouchon très loin avec l'album *Rock'n'Roll With The Modern Lovers*, à mes yeux son chef-d'œuvre. Le disque est paru en 1978, ce n'est que son troisième album et on a l'impression que notre homme a déjà fait le tour de la question. Le disque est si radical qu'après ça l'œuvre de Jonathan pouvait menacer de tourner à la redite et au train-train, ce qu'elle a fait dans une certaine mesure, mais avec suffisamment d'inspiration pour ne pas nous lasser, à défaut de

nous surprendre. *Rock'n'Roll With The Modern Lovers* commence par une chinoiserie aberrante (une chinoiserie, quoi) et finit par un *a capella* sous les étoiles... Le disque est traversé par une *South American Folk Song*, un reggae égyptien, un reggae tout court mais assez égyptien dans son genre, et un hymne épique aux marchands de glace. Il y a aussi une ode à l'après-midi, et une au matin d'été. Le son de ce disque est révolutionnaire. Par révolutionnaire j'entends «radicalement nouveau». L'auditeur se retrouve presque physiquement dans la cuisine de Jonathan en compagnie des Amoureux Modernes, des zinzins qui ont sorti les instruments jouets des enfants et s'en donnent à cœur joie dans la régression. Le chef, Jonathan, chante tout ce qui lui passe par la tête, avec un naturel qui laisse croire à une totale improvisation, sauf que l'interprétation et la qualité des morceaux sont béton. Une ambiance à tout casser, super bath! Le tout donne l'impression (c'est là où Jonathan fait fort) d'être enregistré sur un minicassette qui traînait sur le

bord de l'évier, à l'insu des musiciens – les bruits d'eau qui coule et de chaises qui grincent font partie intégrante du disque. *Rock'n'Roll With The Modern Lovers* est une œuvre aussi extrême que, par exemple, le premier *Suicide*, lui aussi très rockabilly primitif, mais version angoissée. J'allais oublier : la pochette du disque est un chef-d'œuvre, elle ressemble au contenu, à la fois drôle, bigarrée, élégante, et poétique. La meilleure de Jonathan Richman avec celle de *Jonathan Goes Country*, moins élégante mais encore plus drôle. Jonathan est drôle, c'est sûr, il suffit d'entendre le public dans *The Modern Lovers Live*, enregistré à Londres en 1977, pour s'en rendre compte...

Je m'attendais donc à voir un type super-marrant, en 1983, quand j'ai rencontré Jonathan Richman. Ça se passait à Lyon, mon pote Peter avait invité les Modern Lovers à prendre l'apéro chez lui après les avoir interviewés pour une «radio libre» régionale. Un concert était prévu à vingt-deux heures, Jonathan et son groupe

avaient donc un peu de temps devant eux. Peter, tout fier, avait rameuté le fan club, ce qui ne provoqua pas d'émeute car les membres du club se comptaient sur les doigts d'une main, sans le pouce.

Il était marrant, Jonathan, mais on ne peut pas dire que je me bidonnais, éprouvant comme par hasard les pires difficultés à me montrer sinon parfaitement décontracté, au moins un peu *détendu* en présence de l'artiste. Déjà, j'étais trop grand. Je ne dois mesurer qu'une vingtaine de centimètres de plus que le leader des modern Lovers mais cela suffisait à me donner l'impression d'être un épicea, cette espèce de sapin colossal qui grimpe jusqu'au ciel. C'était peut-être parce qu'il n'avait pas de paire de jumelles que Jonathan évitait de croiser mon regard. Il ne voulait pas rentrer aux États-Unis avec un torticolis.

Quand je dis apéro, n'allez pas croire que Jonathan Richman est du genre à se pinter la ruche avant un show : il ne buvait que du

jus d'orange. Les Modern Lovers eux ne crachaient pas sur le porto. Tout comme moi. Au troisième verre, j'ai enfin pris courage et sorti ma botte secrète. Par surprise, j'ai mis sous le nez de Jonathan Richman un album de Jonathan Richman, en vue d'obtenir une dédicace. Mauvaise pioche. Jonathan prend le disque et grogne : « *What a SHIT! I don't want to SEE that SHIT!* » Joignant le geste à la parole, il balance l'objet qui atterrit sur la réserve d'apéricubes. S'en suit une discussion animée entre les Modern Lovers à propos de leur ancienne maison de disque, Beserkley, qui pour peu que je comprenne l'anglais avait totalement arnaqué le chanteur et s'était permise de sortir sans son accord une compilation nommée *Jonathan Songbook*. C'est bien entendu *Jonathan Songbook* que j'avais voulu faire signer au troubadour de Boston, Massachusetts.

Peter avait mis de la new wawe anglaise, du style Echo And The Bunnymen ou Magazine, groupes qu'il espérait faire

apprécier à son invité – en vain il faut le dire. Moi-même, je n'ai jamais été très amateur de new wawe anglaise. Profitant d'un moment où Peter discutait batterie avec le batteur des Modern Lovers et où le maestro faisait des pompes (oui, des pompes, et sans jamais toucher le sol avec le torse) j'ai changé la programmation en douce en glissant une compilation de blues sur la platine, dénichée au fin fond de la discothèque de notre hôte. Succès. Jonathan se relève et commence à danser tout seul. Une Modern Lovers – la formation 1983 comportait une choriste – le rejoint et c'est parti pour une sorte de jerk lent au son de *I Just Wanna Make Love To You* de Muddy Waters. Euphorisé par mon coup de maître, je ne trouve rien de mieux à faire que de me planter devant un Jonathan éberlué pour le désigner du doigt en le fixant droit dans les yeux, tout en beuglant, couvrant la voix du vieux Muddy : «*I JUST WANNA MAKE... LOVE TO YOU!*» Malgré l'air stupéfait de Jonathan et le haut le cœur dont je suis soudain vic-

time, je continue machinalement, mais un ton en dessous, et en baissant les yeux : « *Love to you, baby...* » À défaut de parvenir à entrer dans un trou de souris, l'épicéa peut d'une seconde à l'autre tourner au rouge vermillon. Rougir à mort. Je l'oublie trop souvent, mais les anglophones ont un don enviable : ils comprennent les paroles des chansons en anglais. Comme nous avec Michel Sardou, on comprend tout.

Le concert fut très bon, mais je ne m'en souviens plus guère. Je me souviens juste du moment où Jonathan fit rire toute l'assistance en expliquant que les enthousiastes qui tapent dans leurs mains n'ont pas forcément le sens du rythme. Depuis, je laisse à mes voisins de concert le soin de marquer manuellement le tempo. En tout cas, je ne lève plus les bras en l'air pour le faire.

Je ne crois pas que Jonathan Richman ait eu un jour à arrêter la cocaïne vu qu'à mon avis il n'y a jamais goûté. Ce mec est ouf mais la drogue n'a rien à voir là-dedans.

C'est naturel. Il y a des gens dont l'organisme sécrète des substances dopantes, non détectables au contrôle antidopage, qui les rendent un peu plus allumés que l'homme du commun. Par chance, Jonathan a du talent, en plus de ses sécrétions dopantes naturelles. L'alliance des deux fait de lui un artiste totalement singulier. Il n'y a qu'un seul Jonathan Richman, alors qu'on dénombre plusieurs milliers de Whitney Houston, et ce serait bête de ne pas profiter de lui tant qu'il est encore dans le circuit. Son dernier disque est passé inaperçu, comme la plupart de ses disques d'ailleurs, et pourtant il contient des perles rares, *Springtime In New York* ou *Couple Must Fight*, par exemple. Écoutez Jonathan, vous m'en direz des nouvelles. Si vous voulez des nouvelles de moi, contactez la rédaction, qui transmettra. Je promets de répondre à toutes les lettres. Entre nous, je ne suis pas peu fier de savoir me passer de cocaïne, même si l'autre jour j'ai rêvé que David Bowie avait décidé de m'expliquer le sens caché de la chanson *Station To Station*

en alignant une série de lignes de coke –
une série de *rails* – sur un miroir. Ça ne
vous aurait pas tenté, vous, de découvrir le
sens caché de *Station To Station*?

Ce texte a paru dans la revue *Hit Record* en 2003
© Milan Dargent/Le Dilettante